DEUX REVUES FRANÇAISES D'AMÉRIQUE

JUSTEMENT parce qu'elle a mis et continue à mettre en péril l'héritage spirituel de la France, la guerre nous aura valu des marques nouvelles et précieuses du rayonnement de notre culture et du prestige dont elle jouit à l'étranger. Nous pensons en particulier à l'accueil reçu par les écrivains français dans tous les pays libres auxquels ils sont venus, voici bientôt deux ans, demander asile. De cet accueil, ceux de Londres pourraient témoigner sans risquer d'être contredits par ceux qui, plus nombreux, plus éminents peut-être, ont trouvé refuge outre-Atlantique. Les uns et les autres ont eu le réconfort de se découvrir plus d'amis qu'ils ne s'en connaissaient. Du rivage, des mains se sont tendues vers eux, impatientes de les aider, matériellement et moralement, de leur fournir sans retard les moyens de reprendre leur tâche interrompue, et plus que jamais urgente. Au Canada, aux Etats-Unis, en Amérique Latine, les maisons d'édition française connaissent depuis un an ou 18 mois une activité sans précédent; et les convois qui apportent en Grande-Bretagne du matériel et des vivres y apportent aussi des livres et des revues. Des deux périodiques dont nous voulons parler ici, l'un est né en exil; l'autre a vu ses conditions d'existence si profondément transformées par les événements de juin 1940 qu'il a changé de titre et pris un nouveau départ.

* * *

Des *Lettres Françaises*,* qui paraissent à Buenos-Aires depuis juillet dernier, nous avons reçu trois livraisons: ce sont des cahiers trimestriels de littérature française publiés par les soins de la revue argentine SUR. Le directeur en est Roger Caillois, qui collaborait jadis à la N.R.F., et qui a su garder à la présentation et à l'esprit de la revue nouvelle, en dépit des moyens limités dont il disposait, quelque chose de l'ancienne N.R.F., telle que nous l'avons connue avant que M. Abetz ne remplace Paulhan par Drieu La Rochelle. Si Caillois s'intéresse avant tout à la littérature, ce n'est nullement qu'il y cherche un refuge contre l'inquiétude politique: il estime seulement que l'homme de pensée et de plume a assez à faire dans son domaine propre sans empiéter sur ceux du stratège et de l'économiste. La littérature n'est pas pour lui un moyen d'évasion, un divertissement frivole, mais avant tout, dans les circonstances actuelles, une façon de faire la guerre, qui ne serait pas "totale", si elle n'était aussi une guerre d'idées. Le rôle qu'il entend jouer, Caillois le définit

*Viamonte 548, Buenos-Aires

excellemment dans son essai sur les *Devoirs et Privilèges des Ecrivains Français à l'Etranger*, qui sert d'éditorial au second numéro des *Lettres Françaises*, et constitue le manifeste, d'une revue qui entend être un organe de combat.

Il ne faut pas, dit en substance René Caillois, qu'un fossé se creuse entre les Français de France et ceux de l'étranger. Ceux qui ont le privilège de se trouver en terre libre ont aussi le devoir d'éviter tout malentendu avec les camarades demeurés en France. Ils sont tenus envers eux à une fidélité qu'ils manifesteront d'abord par la modération de leurs propos.

"Quand les uns sont bâillonnés, il est bon que les autres se gardent volontairement d'un excès de licence, et n'aillent pas bavarder à tort et à travers, pleins d'indignation, de jactance et de beaux conseils. . . . (Toutefois) il faut prendre garde que ce respect continu à l'égard des écrivains restés en France ne commande aucune commode prudence, ne conseille surtout aucune neutralité, aucun silence. Qui donc peut prétendre que les écrivains de là-bas soient neutres? Ils parlent, ils parleront toujours, sous une forme plus ou moins obscure, plus ou moins couverte, aussi dissimulée qu'il le faudra."

Les écrivains français de l'étranger ont le devoir de se faire

"les interprètes attentifs de leurs camarades réduits à s'exprimer en chuchotant. Il est faux qu'ils doivent se défendre tout jugement, toute indignation, toute action, sous prétexte qu'ils ne partagent pas les épreuves de ceux qui souffrent, car cette abstention n'est pas ce qu'attendent d'eux ceux pour qui l'abstention est une nécessité. La fidélité à leur égard oblige au contraire chacun à s'engager et à prendre parti."

Lettres Françaises constitue "un effort pour maintenir le contact entre les écrivains français". La revue entend manifester "un esprit d'obéissance envers ceux qui, en France, font preuve de vigilance et de courage".

"Elle veut les écouter, les suivre, répéter tout haut ce qu'ils murmurent tout bas, et faire que véritablement la liberté dont elle jouit soit au service de ceux à qui elle fut ravie. Ici, à *Lettres Françaises*, personne ne se sentira libre avant qu'ils ne le soient redevenus, si ce n'est pour aider à ce qu'ils le redeviennent."

Pour travailler à cette libération, pour "relayer" ces voix françaises qui risqueraient autrement de n'être pas entendues de l'étranger, les *Lettres Françaises* sacrifient l'inédit à la réimpression d'écrits publiés en France qui "signifient un refus d'abdiquer et de trahir". Elles reproduisent par exemple le discours de Valéry sur la mort de Bergson. "L'examen de la pensée bergsonienne", dit Valéry, "ne saurait être approfondi qu'à la lumière des jours de clarté, et dans la plénitude de l'exercice de la pensée". Il salue en Bergson "l'ami des hommes", dont "l'erreur a peut-être été de penser que les hommes valaient qu'on fût leur ami". Il s'élève enfin contre un âge "où les contraintes de tout ordre dépriment et découragent les entreprises de l'esprit". De bout en bout l'allusion est claire, et la discrétion imposée par les circonstances, s'ajoutant à la retenue qui est de mise à l'Académie, et à la réserve naturelle de Valéry, donne à la protestation du poète une force à laquelle nulle grandiloquence ne saurait prétendre. Il était bon aussi de réimprimer hors de France les pages d'*Esprit*, où Emmanuel Mounier définissait avec grandeur la vocation

de fidélité "le courage de perdre tout ce que l'on a pour ce que l'on est", et "la tâche difficile, la tâche impérieuse d'être fidèles et d'imaginer". "Si fragiles que soient encore nos perspectives", concluait Mounier "formons au moins au grand jour la conjuration des fidèles, la croisade du courage intellectuel. L'avenir des temps troubles n'est pas aux esclaves, il est aux irréductibles."

Relevons encore, au sommaire des trois premiers cahiers des *Lettres Françaises*, un bel article de Gide sur une définition de la poésie—*La Fosse à Tanks*, extrait du prochain roman de Malraux—*Trois Paraboles*, de Denis de Rougemont—un *Dialogue Créole* d'André Breton et André Masson, des pages délicieuses de Yassu Gauclère, tirées de son roman *L'Orange Bleue* "dont l'édition française fut détruite avant d'être distribuée". Caillois nous donne aussi des spécimens de la plus récente poésie française, poèmes très actuels pour la plupart, et empreints du malheur des temps. Il nous invite à relire des textes de Dostoïevski, de Renan, de J. de Maistre, de B. Constant, moins sans doute pour leur valeur prophétique ou les "rapprochements" qu'ils suggèrent que pour la lumière qu'ils projettent sur les problèmes présents. Sa *Revue des Revues* constitue un répertoire infiniment précieux aujourd'hui où il n'est pas facile de se procurer les périodiques publiés en France. On y trouve cet esprit incisif, net, généreusement combatif, qui anime aussi sa chronique de *l'Actualité littéraire*. Dans ces rubriques, le directeur des *Lettres Françaises* se montre, conformément au programme qu'il s'est lui-même fixé, "impitoyable pour ceux qui se complaisent dans des reniements . . . dont ils tirent gloire et profit".

* * *

A Montréal, les éditions de l'Arbre publient, depuis septembre dernier, à un rythme à peu près mensuel, *La Nouvelle Relève*,* dont les directeurs, Robert Charbonneau et Paul Beaulieu, veulent continuer le travail commencé en 1934 par le mouvement jeune-catholique de *La Relève*. Il y a huit ans, les fondateurs du groupe écrivaient dans leur manifeste:

"Le Catholicisme est un terrain de rencontre. En lui seul peut s'élaborer une doctrine tenant compte des diverses tendances modernes respectant les particularismes de race, mettant également en valeur la personne humaine et la plénitude de la vérité. *La Relève* entend jouer un rôle social en rendant, pour sa part, dans le monde, sa primauté au spirituel."

Ce rôle, le bouleversement mondial produit par la guerre le rend plus que jamais nécessaire. Aux Canadiens français qui composaient jusqu'en 1940 le groupe de *La Relève* sont venus alors se joindre des catholiques de France, également soucieux de travailler pour leur part à "dégager les éléments d'un ordre chrétien". Le champ d'action de la revue s'en est trouvé agrandi, mais son changement de titre marque une simple modification de méthodes et de

* 340 Avenue Kensington, Westmount, Montréal

moyens; il n'implique aucune orientation nouvelle. Naguère, c'étaient les "jeunes" qui voulaient assurer la relève de ceux qui avaient mené avant eux le combat; aujourd'hui, ce sont les "libres" qui ont l'ambition de maintenir intact le patrimoine que les captifs ne sont plus en mesure de défendre. Mais ce patrimoine reste défini dans les mêmes termes:

"La même recherche spirituelle qui suscita la fondation de *La Relève* animera notre travail. Nous voulons apporter un témoignage chrétien, c'est-à-dire juger les événements et les activités humaines, avec un esprit compréhensif et audacieux, toujours fidèle à la vérité où qu'elle se trouve."

De Rio-de-Janeiro, Bernanos envoie régulièrement aux éditeurs de *La Nouvelle Relève* des chroniques d'une haute tenue, consacrées surtout aux aspects moraux de la guerre, et où l'on retrouve le Bernanos de toujours, âpre et violent, insoucieux de tous ménagements, farouchement aux prises avec son désespoir. Dans le second numéro, Raïssa Maritain évoque les figures de Léon Bloy et de Georges Rouault; dans le troisième Marcel Raymond, l'éminent critique de notre poésie contemporaine, consacre quelques pages excellentes à *Duhamel et l'Abbaye;* dans le cinquième, Yves Simon, nous parle de la philosophie catholique française d'entre-deux-guerres, et il nous fait, des militants chrétiens-sociaux de la province française, ce portrait que nous voulons citer parce qu'il nous semble définir aussi les qualités les plus attirantes du groupe de *La Relève*, celles qui en feront demain une force constructive.

"Leur goût de l'action ne s'accompagne d'aucune défiance à l'égard de la pensée. . . . Ils chérissent le passé, les vieilles églises, et les vieilles rues. . . . Pourtant on les accuse d'être révolutionnaires, car ils se montrent très critiques et mécontents. Ils sont mécontents sans amertume, et c'est pourquoi, en fin de compte, tout le monde les aime. Ils sont mécontents du *bon journal* qui si souvent outrage la justice, et répand des mensonges par crainte de déconcerter les lecteurs et de les déranger dans leurs habitudes. Ils sont *la terreur des bien pensants*. . . . Ils détestent la petite morale que les petits groupes sécrètent comme une croûte protectrice pour s'abriter des risques de la pensée et de l'action."

Sans ce courage de n'être pas conforme, les directeurs de la Revue n'auraient pas publié cet article du numéro 2 où le comte Sforza réplique aux insulteurs de la démocratie, tenue pour responsable de notre défaite: "Ceux qui ont le plus évidemment manqué à la France furent, d'une part, certains chefs militaires incompétents, d'autre part, certains groupes conservateurs qui étaient les éléments les moins démocratiques du pays."

Les articles littéraires de la revue témoignent du même esprit large et accueillant, ennemi de toute exclusive. Sans doute l'attention se tourne-t-elle le plus souvent, de façon naturelle et légitime, vers des philosophes catholiques, tels que Jacques Maritain, et Gabriel Marcel, ou vers des écrivains catholiques tels que Raymond Radiguet et Louis Bertrand. Mais *La Nouvelle Relève* n'hésite pas à accueillir dans ses pages telle étude sur Proust, tel essai sur Gide. Aux protestations de quelques lecteurs qui demandent "quand les

catholiques se décideront à ignorer leurs pires ennemis", Robert Charbonneau répond bravement:

"Nous ne partageons pas les artistes en bons et en méchants. Ce qui nous a guidé dans nos critiques a toujours été une compréhension sympathique, le désir de découvrir non pas ce qu'une œuvre comporte de déficiences ou d'obscurité, mais ce qu'elle apporte de révélations sur l'homme, de clarté, de leçons.

Le chrétien n'a-t-il pas le devoir d'être conscient, le plus conscient possible? Il ne peut adopter à l'égard de la vie, des hommes, des œuvres, une attitude purement négative. Il doit s'enrichir de tout ce que peuvent lui apporter de bon même ceux qui ne pensent pas comme lui. Il doit se comporter en toute charité à l'égard des œuvres comme à l'égard des hommes.

Et si le christianisme d'un homme cultivé n'est pas assez fort pour le protéger contre ce que certaines œuvres peuvent présenter de danger, alors ce ne sont pas les œuvres qu'il faut brûler, c'est son christianisme qui doit être tonifié. Brûler les livres ne sera jamais que l'aveu d'une défaite, la réaction de la brute devant l'Esprit."

Cette profession de foi, il semble que tous les coéquipiers de Charbonneau l'eussent volontiers contresignée: aucune abdication chez eux, aucun esprit de démission. Ils défendent leur vérité avec la vaillance généreuse de ceux qu'animent une foi vivante, et l'espérance que "la charité du Christ peut pénétrer et transformer ce monde".

Comme *Lettres Françaises*, *La Nouvelle Relève* n'accorde que peu d'espace à l'étude des questions économiques et militaires (Notons pourtant dans le numéro 5 une note de Simon sur St-Pierre et Miquelon, et une bonne synthèse stratégique d'Auguste Viatte: *La Troisième Phase de la Guerre*). Par contre, et comme *Lettres Françaises* encore, la Revue canadienne reproduit volontiers des articles de périodiques français. Elle emprunte à *Esprit* une note de Gabriel Marcel sur *la condamnation de soi*, suspecte à l'auteur "dès que celui qui la prononce en escompte un résultat tangible". (Nous devons, dit-il, nous garder de la tentation de nous condamner nous-mêmes. La faute impardonnable serait non pas *d'être*, mais de *trahir* ce que nous sommes. Céder à cette sollicitation perfide serait consentir au néant.)

* * *

Au temps où les étiquettes de "droite" et de "gauche" pouvaient sembler avoir quelque validité, on aurait été tenté de s'en servir pour opposer *La Nouvelle Relève* aux *Lettres Françaises*. Dans les circonstances actuelles, ce qui frappe surtour chez ces deux équipes d'hommes de bonne volonté, venus de directions philosophiques différentes, ce sont bien moins leurs divergences que leurs rencontres. Rencontres d'autant plus significatives et d'autant plus précieuses qu'elles ne sont nullement concertées, mais résultent inévitablement de la pression des faits. Devant le *fait* totalitaire, il n'est pas deux attitudes possibles pour ceux qui font profession de penser et d'écrire. C'est dans cette attitude de résistance irréductible que devaient se rencontrer, en France et hors de France, tous les clercs qui n'ont pas trahi.

LOUIS TILLIER